

ACTIVER LA FONCTION PENSÉE

Thierry Opillard

À partir d'une Pensée de Pascal,
Thierry Opillard questionne des dif-
férences de nature et d'enjeu entre la
lecture silencieuse et la lecture orale,
et donc différents rapports au monde
que chacune implique.

« *Quand on lit trop vite ou trop
doucement, on n'entend rien* »

C'est une Pensée de Blaise Pascal. Elle a donné lieu à peu d'interprétations, le plus souvent rattachées à l'*Idéal de mesure*¹. Cette phrase se retrouve deux fois dans les Pensées², c'est donc qu'il y est attaché, qu'il l'a pesée et soupesée. On trouve également : « *Trop et trop peu de vin. Ne lui en donnez pas : il ne peut trouver la vérité. Donnez-lui en trop : de même* » ; « *Il n'est pas bon d'être trop libre. Il n'est pas bon d'avoir toutes les nécessités* » ; « *Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de proximité empêche la vue* »...

Lecture ou restitution orale d'un écrit ?

Est-ce vraiment de lecture à voix haute qu'il est question ici ? Faisons grâce à Pascal en levant toute ambiguïté quant au second volet de sa phrase : il emploie le verbe *entendre* dans le sens de *comprendre*, faire du sens ; et non d'*ouïr*. Il est donc question de lecture... silencieuse. De lecture, donc...

1 ► Quelques exemples de pensées sur ce thème (Laf. Signifie « L'édition de Louis Lafuma (1951-1964) » et Sel. « L'édition de Philippe Sellier (2000-2011) », sachant qu'il en existe beaucoup d'autres) :
• Vanité 25 (Laf. 38, Sel. 72). Trop et trop peu de vin. Ne lui en donnez pas : il ne peut trouver la vérité.
Donnez-lui en trop : de même / • Vanité 28 (Laf. 41, Sel. 75). Quand on lit trop vite ou trop doucement on n'entend rien / • Misère 5 (Laf. 57, Sel. 90). Il n'est pas bon d'être trop libre. Il n'est pas bon d'avoir toutes les nécessités / • Transition 4 (Laf. 199, Sel. 230), « Disproportion de l'homme ». Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue / • Pensées diverses (Laf. 557-558, Sel. 465). Remarques sur l'éloignement après une allusion à Desargues / • Pensées diverses (Laf. 723, Sel. 601). 2 Infinis. Milieu. Quand on lit trop vite ou trop doucement on n'entend rien. 2 ► Page 504 dans l'édition des Œuvres Complètes parues au Seuil en 1963.

Une des premières évocations connues de la lecture silencieuse est celle d'Augustin rencontrant Ambroise (*voir encadré page ci-contre*). La description de son caractère exceptionnel nous renseigne sur la forme de lecture qui a longtemps présidé à l'utilisation des textes : l'oralisation³. Il semble que, de l'invention de l'écriture jusqu'aux 11^e-14^e siècles où l'écrit est progressivement devenu un instrument de travail intellectuel⁴, il était majoritairement un outil de partage dialogué et public, médiatisé par la parole. Les livres eux-mêmes et les centres intellectuels (en rassemblant une quantité suffisante pour provoquer une utilisation plus personnelle) étaient très rares. Le basculement des pratiques de lecture s'effectue à partir de l'invention de l'imprimerie : celle-ci multiplie les livres et, de fait, révèle par le texte un autre rapport au monde et aux autres, une émergence, dans un univers devenant urbain, de l'individu plutôt que la primauté de l'appartenance au groupe.

Toutefois, il y a lecture silencieuse et lecture silencieuse. Les historiens⁵ de la lecture nous apprennent que deux types de lecture silencieuse ont depuis toujours coexisté.

D'une part, celle qui recherche dans l'écrit des structures et un fonctionnement afin d'en préparer une oralisation ; oralisation considérée comme ce que produit le fait de lire, son objectivation, sa manifestation. Malgré l'autonomisation progressive de l'écrit et bien qu'il soit devenu, pour tout lecteur assidu, un langage pour l'œil, les pratiques de l'Antiquité⁶ et du Moyen Âge ont perduré. L'alphabétisation en est une manifestation. Qu'on songe aux 5 points sur 100, jusque dans les années soixante-dix, obtenus à l'épreuve de lecture du Certificat d'études primaires en oralisant (avec le ton) quelques lignes d'un texte préparé et sans que l'examineur soit autorisé à poser une question de compréhension !

D'autre part, la lecture silencieuse qui traite l'écrit pour ce qu'il est, un langage autonome sémantico-visuel, ultra-minoritaire et réservé à une élite ayant accès aux rares ressources manuscrites avant le 14^e siècle et, jusqu'à la fin du 20^e siècle, familière encore à moins de 20% de la population européenne. Assurément la lecture de Pascal qui évolue au cœur d'un des principaux centres intellectuels de son temps. Il a accès

3► Le rôle de la voix : Sans doute dans l'Antiquité la lecture silencieuse n'est-elle pas tout à fait ignorée, mais c'était un phénomène marginal. La lecture silencieuse est peut-être pratiquée dans l'étude préliminaire du texte et pour le comprendre parfaitement. Mais les écrits (*scripta*) restent inertes tant que la voix ne leur a pas donné vie en les transformant en mots (*verba*). L'écriture littéraire – au sens vaste du terme, qui comprend aussi bien poésie, philosophie, historiographie, traités philosophiques et scientifiques – est composée en fonction de son oralisation. Elle est destinée à une lecture expressive « modulée par des changements de ton et de cadences selon le genre du texte et les effets de style » (Cavallo in Cavallo et Chartier 1997, 89). Par ailleurs l'écriture en continu sans séparation entre les mots (*scriptio continua*), devenue courante à partir du 1^{er} siècle (et succédant à l'usage des interpunctua marquant la séparation entre les mots) rend nécessaire la lecture à haute voix pour comprendre les textes : « pour comprendre une *scriptio continua*, il fallait donc plus que jamais l'aide de la parole : une fois la structure graphique déchiffrée, l'ouïe était mieux à même que la vue de saisir la succession des mots. » (Cavallo in Cavallo et Chartier 1997, 90). --- Alberto Manguel (1996, 68) note que Cicéron, de même que plus tard Augustin, ont besoin de répéter le texte avant de le lire à haute voix. Dans le déchiffrement, le lecteur se laisse guider par des cellules rythmiques qui l'aident à structurer le texte. Il jouit d'ailleurs d'une certaine liberté dans la façon de couper l'énoncé et de faire des pauses. Il ajoute éventuellement des signes de séparation entre les mots ou les phrases, et dans le cas d'un poème peut noter la métrique. Lire c'est un peu comme interpréter une partition musicale et le corps y est le plus souvent engagé par des mouvements des bras et du thorax. --- <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/hlecture/hl021100.html>. **4►** cf Roger Chartier et Guglielmo Cavallo, http://expositions.bnf.fr/lecture/arret/01_4.htm **5►** Principaux ouvrages de base sur l'histoire de la lecture : • Cavallo, Guglielmo et Chartier, Roger (dirs) (1997). *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris, Seuil. • Chartier, Roger et alii (1995). *Histoires de la lecture, Un bilan des recherches*. Paris, IMEC, éditions de la Maison des Sciences de l'homme. • Chartier, Roger (1996). *Culture écrite et société*. Paris, Bibliothèque Albin Michel Histoire. • Christin, Anne-Marie (1995). *L'image écrite ou la déraison graphique*. Paris, Flammarion. • Manguel, Alberto (1996). *Une histoire de la lecture*. Arles, Actes-Sud, Babel, 1998. • Vandendorpe, Christian (1999). *Du papyrus à l'hypertexte*. Paris, Éditions La Découverte. --- Deux liens Internet, pour des résumés clairs et efficaces : • http://expositions.bnf.fr/lecture/arret/01_4.htm /// • <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/hlecture/hlintegr.html> **6►** Pour plus de précisions sur la lecture dans l'Antiquité : Luciano Canfora, *Lire à Athènes et à Rome*, In : Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 44e année, N. 4, 1989. pp. 925-937. --- http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1989_num_44_4_283632

MAIS QUE FAIT AMBROISE ?

Le jeune Augustin rend visite à Ambroise et voici ce qu'il relate dans son œuvre autobiographique : *« Mais quand il lisait ses yeux étaient conduits à travers les pages, son esprit en percevait le sens, la voix et la langue, en revanche, étaient en repos. Souvent, en notre présence – il n'était en effet défendu à personne d'entrer, et il n'était pas d'usage qu'on lui annonçât qui arrivait –, nous le vîmes lire silencieusement et jamais autrement, et nous restions assis plongés en un silence continu – qui, d'ailleurs, aurait osé être une gêne pour quelqu'un d'autre absorbé. Puis nous nous en allions et nous conjecturons que, pendant le peu de temps qu'il avait trouvé pour restaurer son esprit, à l'écart du vacarme causé par les affaires d'autrui, il ne voulait être rappelé à rien d'autre et que, s'il y avait un auditeur dubitatif et attentif, si jamais l'auteur lui présentait des points obscurs, peut-être se préservait-il aussi d'être dans la nécessité de fournir des explications ou de dissenter sur quelque chose de plus difficile qu'on viendrait à lui demander. Le temps passé en cette occupation aurait été au détriment des volumes qu'il voulait lire [dérouler] ; bien que la raison la plus légitime de lire en silence pût être celle de préserver sa voix, qui fai-*

blissait très facilement. Malgré tout, quelle que fût en cela son intention, ce grand homme le faisait en vue du bien. » (Augustin, *Confessions*, VI, 3, 3.).

Qui est Ambroise ?

Il naît dans une famille des hautes sphères politiques. Au sein de l'empire romain, au 4^{ème} siècle, son père est en fonction dans la capitale provinciale de Trèves, comme praefectus praetorio Galliarum, le plus haut fonctionnaire impérial de la Gaule, avec pleins pouvoirs judiciaires. Ambroise acquiert une solide formation en philosophie, en rhétorique et en littérature, qui était celle des milieux distingués et cultivés de son temps. Il lit et écrit le latin et le grec, fait des études d'avocat et devient gouverneur de la province de Milan. Son hagiographie raconte que, de passage dans la ville, il est élu évêque de Milan par acclamation du peuple...

Qui est Augustin ?

Évêque d'Hippone, son œuvre est immense et a une influence prépondérante dans la pensée chrétienne occidentale : il écrivait sans relâche, lettres, traités et sermons pour défendre sa conception du christianisme, à une époque où elles naissaient comme champignons après une pluie d'été.

On a donc là deux personnalités intellectuelles de premier plan de leur époque. Très probablement deux lettrés, vus les quantités d'écrits qu'ils étaient amenés à manipuler. Deux des Pères de l'Église, deux des Docteurs de l'Église, personnages qui ont particulièrement influencé le développement et l'assise de la doctrine chrétienne. Le 4^{ème} siècle est le siècle de nombreuses batailles théologiques où le christianisme imprègne peu à peu toutes les couches de la société romaine.

Augustin décrit nettement la lecture d'Ambroise comme une activité silencieuse ; il est étonné peut-être parce que lui-même est d'abord un prêcheur, quelqu'un qui écrit pour prononcer des discours, pour qui l'écrit est un prolongement du dialogue platonicien. Pour resituer l'époque, relisons les propos de Jean Allouch : *« Au temps d'Ambroise en effet, le blanc entre les mots n'avait pas été inventé, pas plus d'ailleurs que la grande majorité des signes de ponctuation qui sont aujourd'hui ceux qui vont avec l'usage de l'alphabet latin. Lire à haute voix était donc déchiffrer un texte en lui apportant une ponctuation (il fallait notamment distinguer les mots, les propositions, les phrases, prévoir les tournures interrogatives ou exclamatives, placer son souffle au bon*

endroit, etc.) ; je dis UNE ponctuation, non pas SA ponctuation, car l'autorité du maître-lecteur n'était pas telle qu'elle pouvait à elle seule garantir que la ponctuation qu'il réalisait en lisant à haute voix fût a priori équivalente à celle, éminemment problématique, qui se dégagerait du texte lui-même. Ainsi l'élève trouvait-il un enseignement dans cet exercice en interrogeant non seulement ce qui était couché sur le papier mais aussi son maître, notamment dans sa façon de ponctuer. Lisant, le maître exposait, mais aussi s'exposait. Suscité par sa lecture, son dialogue avec ses élèves faisait partie de cette lecture en même temps que son enseignement. »¹ Il écrit encore : « Lire est produire la fissure, scinder, briser le texte, disjoindre les mots comme le sont parfois les planches d'un parquet ». ² Augustin est étonné de cette lecture silencieuse, à une époque qui peine à concevoir "une individualité close, une 'privacy', une intériorité" ³ quasiment assimilée à une attitude diabolique.

Si Augustin l'évoque, et en de tels termes, c'est que cette lecture d'Ambroise est suffisamment dérogatoire aux habitudes en vigueur, au moins en public, qui veulent que face à un texte on parle ou on déclame. Soit en traduisant directement en parole les sons que le texte révèle à celui qui les y

cherche, pour ensuite essayer d'en faire sens. Soit pour redire ce texte à autrui, après en avoir préalablement pris connaissance, par le son ou par le sens.

C'est si étrange pour Augustin qu'il cherche des explications, même un peu triviales et terre à terre : reposer sa voix (!), ne pas perdre de temps à donner des explications aux autres...

Ambroise lit silencieusement, mais cela ne nous renseigne pas pour autant sur la vraie nature de cette activité :

Est-ce une lecture préparatoire à une oralisation, subvocalisante, cherchant une structure syntaxique possible, support d'une future activité dialogique ? C'est probable s'il a entre les mains un texte écrit en scriptura continua comme c'était l'habitude alors.

Est-ce une rumination intellectuelle, proche de la lecture contemporaine, à partir du texte utilisé comme un générateur d'images mentales, directement sur un texte de son époque sans espaces et ponctuation ? C'est peut-être possible, sur un texte de son époque, chez quelqu'un qu'on peut soupçonner de dextérité intellectuelle. C'est même probable s'il a entre les mains certains des textes anciens qui comportent des interpunctua⁴

qui permettent beaucoup plus de solliciter le texte comme un langage pour l'œil.

Pour lever cette incertitude, il faudrait savoir la nature des textes qu'Ambroise avait sous les yeux au moment où il s'exposait publiquement à cette lecture silencieuse et surtout le projet de lecteur dans lequel il était engagé ; les interprétations de l'extrait d'Augustin restent ouvertes à de multiples possibilités. **Thierry Opillard**

1. Revue du Littoral n°33 : *Lettres silencieuses*, novembre 1991, page 105, (Jean Allouch y commente un ouvrage de Maria Tasinato, *L'œil du silence*, paru en 1986 en Italie et traduit en 1989 en France aux éditions Verdier) <http://www.epel-edition.com/publication/127/revue-du-littoral-33-lettres-silencieuses.html> **2.** IDEM, PAGE 112 **3.** Cf. le texte d'Orlando de Rudder, *Pour une histoire de la lecture*, qui laisse entrapercevoir l'étrangeté du passé médiéval relativement à notre vision contemporaine du monde, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/medi_0751-2708_1983_num_2_3_911# **4.** Pour plus de détails sur l'histoire fluctuante de la séparation entre les mots dans l'écriture, voir l'étude fouillée de Franz Steffens, *Paléographie latine*, 1910, Schaar & Dathe, ou, *Histoire de l'écriture latine*, www.paleography.unifr.ch/steffens_fr.steffens_f/PDFFeinleitung/steffens_f_0003_0028_ecriture_latine.pdf

aux plus grandes bibliothèques. Il produit des écrits de haut niveau. Il est familier de la lecture silencieuse telle que nous la pratiquons de nos jours. Qu'est-ce que ce lecteur éminent a bien pu expérimenter dans sa propre lecture qui fonderait cette Pensée ?

Qu'entend-il par *lire trop vite* ? S'agit-il de laisser son esprit être accaparé par autre chose que le texte lui-même au point que les yeux continuent à avancer (et même accélèrent sur la ligne) jusqu'à s'apercevoir qu'on a « perdu le fil » ? Serait-ce qu'on n'a pas assez porté d'attention aux sens possibles, qu'on n'a pas assez « cherché » à comprendre, qu'on n'a pas repéré que le texte était éloigné des lectures habituelles et donc pas adapté de nouvelles stratégies ? N'a-t-on pas assez apporté au texte au regard de ce qu'il apporte – les fameux 80% nécessaires pour retirer 20% ?

Qu'entend-il par *lire trop lentement* ? S'agit-il de s'arrêter au moindre détail au point de les mettre tous sur le même plan ? De laisser l'esprit peser chaque mot au point de perdre le rythme nécessaire à la production cinétique d'un enchaînement de concepts ? On peut difficilement répondre, même si Pascal a dû passer par toutes les affres d'un lecteur assidu, de la difficulté à saisir un texte qui s'y refuse jusqu'à l'esprit fatigué qui s'échappe, en passant par la rencontre d'un écrit qui fait découvrir un domaine inconnu, contraignant à de gros efforts pour mieux le pénétrer. N'en revient-on

7 ► Ceci est dit un peu rapidement, car en fait, très vite, le pire déchiffreur augmente son empan de lecture au-delà des 2-3 lettres ; et dès 5-6 lettres dans son empan, alors moitié net moitié flou, même s'il ànonne encore de façon spectaculaire sans tirer de sens, son cerveau doit traiter du flou, n'en déplaie aux tenants les plus obtus du déchiffrement, donc doit « anticiper » un peu et vérifier beaucoup...

pas simplement, au nom *de la mesure en toutes choses*, à ce qu'il ne faut jamais aller trop vite ou trop lentement et qu'une vitesse « raisonnable » est le meilleur garant, en lecture comme en toute chose, de la satisfaction ?

On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien et Pascal est bien pardonnable de n'avoir pas connu les recherches en lecture développées au vingtième siècle ! Avait-il les moyens de soupçonner que c'est plus probablement l'entendement qui pilote la vitesse que le contraire, à tout le moins que le rapport entre les deux est plus complexe qu'il n'y paraît ? Devrait-on pour autant avoir la même indulgence envers des experts autoproclamés qui ont su conquérir l'oreille des politiques et des journalistes soucieux, les uns et les autres, de ne pas avoir à affronter un sens commun qui était déjà celui de notre Blaise national !

L'apport du 20^e siècle

Est apparu le paradoxe suivant : qu'on soit déchiffreur ou lecteur, qu'on ànonne ou qu'on dévore, l'œil semble effectuer globalement la même chose. Il se déplace sur la ligne par bonds successifs : arrêt sur la page / déplacement / arrêt sur la page / déplacement / etc. Ces bonds comprennent aussi des retours en arrière, de grands sauts anticipateurs, des appesantissements jamais très longs, sauf à ce que le regard se perde dans des pensées qui le détachent du texte. Les enregistrements du mouvement des yeux montrent leur grande mobilité, la manière de butiner plutôt que de s'appesantir sur chaque élément de la phrase, et l'absence de fixation sur chaque lettre... Si on ramène à leurs moyennes les mesures faites sur

les déplacements oculaires aussi bien des lecteurs que des déchiffreurs, il semble y avoir convergence autour des mêmes durées : 50ms de déplacement et 250ms d'arrêt, soit 300ms pour effectuer une *saccade*. Comme une espèce de rythme de croisière que le cerveau opère dans son travail d'exploration de la chaîne écrite. Le lecteur ne déplace pas son œil plus vite que le déchiffreur. Il le déplace autrement, il cherche autre chose.

Empan de lecture et empan visuel

Le déchiffreur fait des petits bonds, il saute le plus souvent de syllabe en syllabe, 2 à 3 lettres. Le lecteur effectue des plus grands sauts et traite à chaque fois une plus grande portion d'écrit : 10, 15, voire 20 signes, soit environ 2 à 3 mots. Or, cette portion de ligne que le regard du lecteur embrasse dépasse de beaucoup la zone de netteté qu'on nomme l'empan visuel, quelques degrés du champ, à la bonne distance d'accommodation (dans le corps 10 ou 12 des textes imprimés), environ 3 à 4 caractères. À chaque fixation, un lecteur traite donc majoritairement du « flou » qui a du sens (*le petit cheval*), un apprenti en cours d'alphabétisation du « net » qui n'en a pas (*eva*). Lecteur et déchiffreur ont le même empan visuel mais pas le même empan de lecture ! Donc, pas la même vitesse d'*entendement* de l'écrit.

Mais que fait donc ce lecteur qui traite majoritairement du flou ? Et bien justement, il traite du flou ! C'est cela lire : traiter du dégradé, beaucoup de dégradé, avec tellement d'apports (les 80% !) que le sens apparaît bien plus aisément que chez celui qui en-

chaîne de courts empan de netteté afin de repérer de la syllabe, c'est-à-dire, au sein de la chaîne graphique, une unité phonique qu'il restera ensuite à concaténer avec d'autres pour faire de l'oral⁷. Mais d'où vient cette capacité qui permet au lecteur de s'affranchir de la nécessité de travailler seulement sur du clair ? Elle vient précisément d'avoir, en amont, créé du « clair » dans sa tête. Elle vient d'avoir clairement échaudé la probabilité de rencontrer ce qu'il va voir et qu'il aura seulement besoin d'en vérifier la présence. Pour revenir en arrière si ça ne colle pas, si « ça n'a pas de sens ». On a tellement anticipé, grâce aux connaissances du sujet, grâce aux connaissances de l'écrit, grâce aux connaissances de la langue (structures syntaxiques, vocabulaire spécifique, mode de pensée véhiculé, etc.) que le cerveau prend la décision de ne pas s'appesantir sur chaque détail, de ne prélever, de ne rechercher, que quelques indices pertinents nécessaires à alimenter le flux sémantique. Et quand la vigilance au sens et à la cohérence, objet et raison même de l'action de lire, tire une sonnette d'alarme, alors s'opèrent des retours pour réajuster la prise d'indices. Puis reprend la légère, perçante, ciblée et stratégique vision du lecteur, vision qu'il faut entendre dans les deux sens du terme, aussi bien perception que conception personnelle. La *conception* pilotant la manière dont l'œil se déplace pour le lecteur ; la *perception* limitant la vision que le déchiffreur peut se faire du texte..

Le fonctionnement intellectuel du lecteur, proactif et probabiliste, est donc à l'opposé du prélèvement systématique du déchiffreur, souvent réduit à une réception mécanique. Chacun projette certes son regard

sur la page, mais aucun n'y cherche la même chose : une transcription sonore à laquelle il reste à attribuer une signification pour l'un, directement du sens en évolution pour l'autre, plus précisément la vérification du meilleur sens possible produit par cette formidable machine à créer des scénarii qu'est le cerveau⁸. Anne-Marie Christin le confirme dans la définition qu'elle donne de la lecture : « *Dans la lecture silencieuse, le lecteur fait des hypothèses de sens sur des ensembles de caractères perçus comme des signes pictographiques. Il vérifie ces hypothèses au fur et à mesure par un déchiffrement partiel et ne se formule pas toujours les mots. Dans une lecture rapide, il traduit, sans même prononcer les mots dans sa tête, une grande part de sa perception visuelle en sens. Cette capacité ne s'acquiert qu'avec une pratique intensive de la lecture.* »⁹

Il s'agit d'apprendre *directement* à utiliser *directement* l'écrit comme activateur du générateur d'images et de concepts qu'est le cerveau. Le lecteur de roman va *directement* faire fonctionner des scènes, des paysages, des actions, des personnages et être sensible en même temps à la manière d'agencement de ses mots et de ses phrases. Le lecteur de partition musicale va *directement* entendre la symphonie ou la sonate dans sa tête et reconnaître la manière dont cette œuvre s'insère dans l'histoire de la musique. Le lecteur de carte

va *directement* voir les rapports qu'entretiennent les éléments choisis et inscrits sur cette représentation du territoire et la mettre en rapport avec l'histoire de la conquête et de l'organisation par les hommes de l'espace. Le lecteur d'un bilan financier ne va pas voir une suite de chiffres inscrits dans des colonnes mais *directement* la santé financière d'une entreprise ou d'une association, son insertion dans l'économie et la pertinence de ses choix.

Comment cette création directe advient-elle ? Certainement pas en vocalisant intérieurement le contenu de ces pages comme si elles avaient d'abord été produites pour être dites. Cela serait-il d'ailleurs possible pour les deux derniers exemples ? La lecture advient par une *pratique intensive directe* : en apprenant tout de suite, dès la première carte utilisée, ce qu'il y a à voir dans la carte ; ce que les règles d'organisation des chiffres du bilan expriment ; ce que la façon dont les paragraphes, les phrases, les mots agencés donnent à penser, à imaginer, à réfléchir, à éprouver ; etc. Le problème de la lecture n'est pas de faire correspondre des formes écrites avec des formes sonores pour leur attribuer ensuite une signification. La chose est d'ailleurs déjà problématique avec des mots (*les poules du couvent couvent*), elle est quasiment irréalisable dès lors que le travail se situe au niveau de 36 phonèmes auxquelles correspondent en français plus de 600 graphies et que c'est seulement la compréhension du mot écrit dans une phrase qui permet de trouver le bon ! La solution est alors de voir « large » afin de repérer dans quels cadres conceptuels possibles s'inscrivent ces formes écrites. Plus vite ces cadres (structures syntaxiques, genre littéraire, sonnet, résumé, budget prévisionnel,

8 ► Cf. les travaux d'Alain Berthoz, fréquemment cités dans nos colonnes. 9 ► <http://classes.bnf.fr/ecritures/arret/signe/code/02.htm>

etc.) sont anticipés, plus vite la précision des scénarii s'affine, plus vite l'intention s'anticipe et plus vite les éléments graphiques peuvent être traités. L'efficacité (plutôt que la vitesse) de la lecture vient de là. Les capacités intellectuelles humaines sont si fulgurantes qu'elles dépassent allègrement le mur du son. Ainsi, moins la prise en compte exhaustive des éléments du texte est nécessaire¹⁰ et plus la probabilité d'un faisceau convergent de sens augmente. La vitesse est une conséquence heureuse d'un traitement efficace de l'information. Oraliser, subvocaliser, n'est pas qu'un frein à la lecture, c'est une impasse conceptuelle, une ineptie stratégique liée à une erreur épistémologique : personne ne saurait passer progressivement du déchiffrement à la lecture. Loin d'en être détourné, chacun doit être aidé à faire évoluer ses comportements de lecture existants afin de les rendre de plus en plus efficaces. Car ils existent dès le plus jeune âge, dès lors qu'il s'agit de trouver du sens à ce qu'on voit...

Lire, c'est faire fonctionner la machine à penser en rencontrant, sans intermédiaire, de la pensée posée sur le papier. Par analogie avec le concept de « translittération »¹¹, et en s'accordant le droit à des néologismes, la lecture est en quelque sorte une « conversion trans-conceptuelle », une « transconception ». Lire, c'est substituer aux éléments du matériau écrit produit par un auteur, les concepts produits par la pensée proactive de son lecteur¹² ●

10 ► Au point que le lecteur d'un roman, par exemple, oublie la matérialité du signifiant pour ne plus voir que l'action se dérouler devant ses yeux, acteur d'une sorte « d'hallucination imaginaire ».

11 ► La translittération est l'opération qui consiste à substituer à chaque graphème d'un système d'écriture un graphème ou un groupe de graphèmes d'un autre système, indépendamment de la prononciation [C'est nous qui soulignons]. Elle dépend donc du système d'écriture cible, mais pas de la langue. La transcription, elle, verra différentes écritures apparaître en fonction de la langue cible, car elle s'occupe de l'aspect sonore de la langue. Exemple : le patronyme **Торбачёв** ne pourra qu'être translittéré **Gorbačëv** selon la norme ISO 9, mais pourra être transcrit **Gorbachof**, **Gorbachof** ou encore **Gorbatschow**, selon une équivalence phonétique approximative en usage dans la langue cible, ici le français, l'anglais et l'allemand. **12 ►** « *Le lecteur (en dépit de son apparence immobile, silencieuse, voire légèrement somnolente) est infiniment plus actif qu'un simple récepteur. Ce que lui propose le texte littéraire, c'est bien moins une signification toute prête qu'un ensemble d'instructions pour construire un sens à partir d'informations partielles. Voici donc une nouvelle image du lecteur, non plus un dévoreur de livres, confondant rêve et réalité, mais un constructeur.* » Laurent Jenny, <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/plecture/plintegr.html>